

Un Gardien.—On n'entre pas ! C'est le jardin particulier de M. Decaz.

Madame Bidois.—Prenons par ici, Epaminondas. Je vois une belle pelouse où sans doute les promeneurs vont s'asseoir.

Un Laquais en Livrée.—Vous ne pouvez entrer, messieurs. C'est là un pâturage réservé aux vaches de Mme la grande référendaire. Voici une tasse de lait que je lui porte... à moins que vous ne préfériez la boire. C'est quatre sous.

Mr. Bidois.—Enfilons cette grande allée, peut-être nous y laissera-t-on en repos.

Une Sentinelle.—Qui vive ?

Mr. Bidois.—Ami !

Madame Bidois.—Tu disais que ces petits bâtimens étaient des kiosques et des serres ?

Mr. Bidois.—J'errais : celui-ci est un corps-de-garde pour la ligne.

(Ils font vingt pas.)

Deuxième Sentinelle.—Qui vive ?

Mr. Bidois.—Ami ! Celui-là est un corps-de-garde de vétérans.

(Ils font vingt pas.)

Troisième Sentinelle.—Qui vive ?

Mr. Bidois.—Ami ! Celui-ci est un corps-de-garde de gardes nationaux.

(Ils font vingt pas.)

Quatrième Sentinelle.—Qui vive ?

(Mr. Bidois veut répondre ; mais il en est empêché par une quinte. Le factionnaire crie trois fois qui vive ? et, n'obtenant pas de réponse, il couche son fusil en joue.)

M. Bidois, précipitamment.—/ m ! celui-là est un corps-de-garde de municipaux. Que diable, Léocadie, tu ne pouvais donc pas répondre ? Tu es failli nous faire fusiller.

Madame Bidois.—Comment ! Mr. Bidois, vous auriez voulu que je répondisse amie à ce garde municipal ? C'eût été de la dernière indécence !

Mr. Bidois.—Quittons cette allée, ma chère amie. La promenade y est semée de trop de garde, et il faut toujours être sur le qui vive.

Madame Bidois.—Ma foi, je ne sais plus où nous pouvons aller.

Madame Bidois, à un sergent-de-ville qui passe.—Monsieur, la dernière fois que je suis venue à Paris, en 1811, le Luxembourg était un jardin public ; est-ce que ça a changé depuis ?

Le Sergent-de-Ville.—Je ne crois pas.

Mr. Bidois.—On nous chasse pourtant de tous les coins.

Le Sergent-de-Ville.—On a tort. Excepté cette allée, qui est pour les travaux, cette autre, qui est pour conduire les prisonniers, tout ce terrain autour de la prison, ce carré pour le jardin particulier du grand référendaire, cet autre pour ses vaches, cet autre pour la garde, vous pouvez aller partout.

Mr. Bidois.—Mais il n'y a plus rien.

Le Sergent-de-Ville.—Je m'en importe peu.

Madame Bidois.—Je crois, Epaminondas que nous ferons bien de retourner à la maison.

(Ils veulent sortir ; mais une patrouille de ligne les repousse sur l'allée des travaux, où une patrouille de garde nationale les renvoie à l'allée de la prison, où une patrouille de vétérans les renvoie au pâturage, où une patrouille de municipaux les renvoie à l'allée, où ils trouvent le sergent-de-ville.)

Le Sergent de ville.—Ces particuliers, qui ne font que rôder dans le jardin depuis une heure, me sont suspects. Je vais les arrêter. Comment vous nommez-vous ?

Mr. Bidois.—Epaminondas Bidois.

Le Sergent-de-ville.—C'est cela ! nous avons un contumax qui se nomme Bertrand Tronchin. Ca devient plus suspect. Je vais les fouiller. (Il récule leurs poches) Qu'est-ce que c'est que cet instrument de guerre.

Madame Bidois.—C'est un mirliton.

Le Sergent-de-ville.—Il en affecte la forme ; mais on connaît vos ruses. Ce petit tube de bois, bien bourré de poudre, avec un morceau d'amadou allumé à l'entrée de ce trou qui servirait de lumière, serait fort dangereux sur le passage du pouvoir.

M. Bidois.—C'est un simple mirliton, sergent.

Le Sergent-de-ville.—Et ces devises ?

Peu sonne encor, jusqu'à ce jour,

Ne m'a fait connaître l'amour.

ça signifie que vous n'aimez ni le roi, ni l'autorité, ni son auguste famille.

La jeunesse avec le grand Age

Ne fera jamais bon ménage.